

Le point de capiton, ou du signifiant être père ¹

Gabriel BALBO

« Encore, encore, encore ! »

P. Verlaine, « Séguidille », *Parallèlement*

(7) Pourquoi ai-je choisi de parler aujourd'hui devant vous du point de capiton ? Je l'ai choisi parce que certes Lacan en fait état, dans les soixante-dix dernières pages publiées de son séminaire sur les psychoses, mais je l'ai choisi aussi parce que, comme vous le savez sans doute, *capiton* est un terme qui vient du latin *caput* : la tête, le chef, dont le suffixe *on* fait un superlatif ; le capiton, c'est le grand chef, la grosse tête. Il renvoie donc au père : seul signifiant dont traitent les « entours du tron », titre qui rassemble ces soixante-dix pages du séminaire de Lacan.

Le « point de capiton », c'est aussi aujourd'hui comme un mot d'ordre, un slogan, qui réfèrent cette fois à l'envers du capiton : « point de capiton », point de père. *Caput* le père, vive le géniteur ! Et de renvoyer le père aux calendes (8)latines, pour en faire un persécuteur archaïque, une image obsolète, dépassée par l'actualité et les événements. Le problème cependant, c'est que archaïque réfère au grec *archè* ; le chef ! Donc, quand on dit que le père est un concept archaïque, on ne fait que produire une redondance : le père, c'est le chef, puisque le chef, c'est le père...

Lacan nous rappelle que pour S. Freud, le point de capiton est loin de n'être que du capitonnage : c'est le complexe d'Œdipe. Complexe qu'il retrouve

¹ Article s'originant dans une conférence faite à Dunkerke, en 1999, dans le cadre d'une journée consacrée à l'Œdipe 2001.

partout, parce que la notion de père donne l'élément le plus sensible du point de capiton, donc du point d'accrochage entre signifiant et signifié qui font sinon chacun partie d'une chaîne différente, chaîne qui comme deux parallèles, ne se rejoignent jamais.

Le signifiant père est donc un point de capiton, c'est-à-dire un point de convergence rétroactif et prospectif, autour duquel des séries de signifiés et des séries de signifiants s'organisent et irradient.

Mais que veut dire : être père ? La question, qui vaut d'être posée, ne trouve pas de réponse consistante, si elle est référée à la copulation même. De ce côté-là, on n'aboutit jamais dans la recherche de savoir ce que c'est qu'être père, au sens de procréer.

Et Lacan d'avancer ceci, je le cite : « Il faut un effet de *retour* pour que le fait pour l'homme de copuler reçoive le sens qu'il a réellement, mais auquel aucun accès imaginaire n'est possible, que l'enfant soit de lui autant que de la mère. » Autrement dit, lorsque le code civil énonce que l'enfant, conçu pendant le mariage, a pour père le mari de la mère, il ne fait qu'organiser quelque chose de strictement imaginaire ; le père de ce code n'est pas celui dont nous parlons dans notre champ. Alors cet effet, cet homme de retour, qui n'est donc pas que de code, mais surtout de l'ordre du message, quel est-il ?

Je reprends Lacan où je l'ai laissé : « Et pour que cet effet *d'action* en retour se produise, il faut que l'élaboration de la notion d'*être père* ait été, par un travail qui s'est produit pour tout un jeu d'échanges culturels, portée à l'état de signifiant premier, et que ce signifiant ait sa consistance et son statut. » Rien qu'à ce propos de Lacan, l'on perçoit que la notion *être père* n'est pas du tout homogène à celle de la différence des sexes notamment. Sans doute Lacan (9) connaissait-il alors cet article de Cl. Lévi-Strauss sur *La famille*², qui nous montre que des sociétés africaines ne se composent que de familles formées par des couples de femmes – l'une y ayant fonction de mère, l'autre fonction de père –, et leurs enfants, lesquels sont procréés par les hommes de la tribu, hommes qui n'ont pour fonction que celle de copuler, que celle d'être des géniteurs anonymes. Le signifiant *être père* n'est donc premier, que d'être le premier, parce que seulement soutenu d'une fonction symbolique, ce symbolique qui ne se soutient lui, d'aucun réel.

Terminons la citation de Lacan : « Le sujet peut très bien savoir que copuler est *réellement* à l'origine de procréer, mais la fonction de procréer en tant que signifiant est autre chose. »³ Par conséquent, non seulement le signifiant *être père* est à distinguer *radicalement de la fonction* de procréer, mais procréer en tant que signifiant est autre chose que le signifiant être père. Les connotations signifiantes de la notion de père, connotations qui lui donnent existence et consistance, ne sont pas à confondre avec celles du génital : être père, c'est tout autre chose que de se référer à la fonction génitrice. Il n'est pas de parent adoptif qui n'en soit convaincu.

2 Cl. LÉVI-STRAUSS, « La famille », in *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, pp. 63 à 92.

3 J. LACAN, *Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, p. 328.

Quelles sont ces connotations qui donnent existence et consistance, à la notion de père ? Ce sont principalement celles qui ont rapport à la mort – paternité et mort sont deux signifiants conjoints ; ce sont celles qui ont rapport à la suite des générations – le signifiant père introduit une ordination dans la lignée, car c'est de mâle à mâle seulement, que se produit dans la descendance une coupure, qui fait la différence d'une génération à l'autre ; ce sont enfin les connotations qui ont rapport avec le phallus, donc avec la castration. Le père, comme vous le savez sans doute, il a le phallus : il ne l'échange ni ne le donne. C'est pourquoi, pour Lacan, le père est cet anneau qui fait tenir ensemble mère, enfant et phallus imaginaire. Il suffit, pour approfondir cette question, de se reporter à toute la première partie du séminaire sur la relation d'objet, partie qui précède et annonce l'étude du petit Hans.

Lacan peut donc soutenir fièrement, c'est-à-dire sans ambiguïté ce propos, dans ce qui fut *Télévision* : « L'impasse sexuelle sécrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient. Je ne les dis pas imagées, j'y lis (10) comme Freud l'invitation au réel qui en répond. » Le sexuel s'origine donc en un impossible, que Lacan formulera par un mathème, en disant qu'il est sans rapport, c'est-à-dire que le sexuel ne saurait se saisir sous forme d'une fraction qui serait égale à UN , ou qui se pourrait penser indépendamment de la formule du fantasme $[\$ \diamond a]$. Si en effet elle était égale à un , cette fraction, si le rapport sexuel égalait UN , cela signifierait que ce rapport serait sans objet ! Car c'est l'objet a qui l'invalide, ce rapport unitaire. Et nous le savons bien : pas de barre de fraction, cela sécrète des fictions : des mythes, des théories sexuelles infantiles, des romans familiaux, bref : des impasses, qui ne manquent pas d'intérêt bien sûr, en ceci que ce ne sont pas des images mais des comme si – *als ob*, dirait Freud –, des choses qui par malheur et par bonheur créent des malaises dans des civilisations, par exemple.

Et Lacan peut soutenir encore, non moins fièrement : « L'ordre familial ne fait que traduire que le Père n'est pas le géniteur, et que la Mère reste contaminer la femme, pour le petit d'homme ; le reste s'ensuit. »⁴ Donc, plus question de confondre père et géniteur ; donc la femme, pour le petit d'homme, est contaminée par la Mère.

Pour Freud, nous le savons, l'échappée à cette contamination, son traitement ou sa prophylaxie, c'est la putain. Lacan, pour enfin saisir quelque chose de la puissance féminine, pour qu'enfin nous cessions de n'en vouloir rien savoir, nous offre – c'est comme un don – la jouissance Autre, celle qui n'est plus *horsex* ou *homosexuelle*, celle qui n'est donc plus qu'hystérique. La jouissance Autre consiste à viser autre chose qu'à faire l'homme – le féminisme aujourd'hui ne revendique que de pouvoir le faire, et c'est à ce faire que se ramène l'autorité de la mère dans la famille. L'enfant, par conséquent, peut n'être pas contaminé que par la mère, encore faut-il pour cela, qu'elle s'adonne à la jouissance Autre.

La mère, c'est le signifiant qui se soutient de quoi ? Non pas d'un trait identificatoire comme c'est le cas pour le signifiant père, lequel présente cette

4 J. LACAN, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 54.

particularité différentielle de se spécifier d'un trait, d'un trait unaire, à ce titre primordial pour un enfant. La mère elle, n'est qu'un signifiant...plus secondaire, un signifiant qui ne se soutient lui, que de La Chose, *das Ding*, qu'il a pu faire chuter de son support. C'est à cette Chose au demeurant, que (11) toute autre Chose ensuite se ramène. *La Chose*, avec un *L* non barré, à quoi la reconnaît-on ? A cette barre verticale que le nouveau-né présente sur son front, entre ses deux yeux, tant l'interroge, l'intrigue, le préoccupe, cette *Chose* à quoi il a à faire, qu'il a devant lui, qu'il essaie de soutenir du discours qu'il en entend, dont il a déjà depuis longtemps entendu quelque chose, et qu'il va lui falloir barrer, afin que le signifiant mère la destitue de sa place, de son support. Ainsi tombe *La Chose* originaire, pour que se fasse reconnaître le signifiant mère au lieu de l'Autre.

Le nouveau-né ne sourit pas de suite à sa mère. Il ne lui sourit que lorsque par le signifiant mère, c'est-à-dire par ce qui lui en est dit et par ce qu'il en entend, il fait chuter la *Chose* et du même coup, en barre l'Autre où il se situe. En ce lieu, la mère réelle n'est donc jamais toute – sauf à ne vouloir y valoir que comme *Chose* justement, donc à croire pouvoir dénier de n'être qu'un signifiant en l'Autre.

Au signifiant être père, ne s'oppose rien de la sexuation, de la mère, du genre, réels. A ce signifiant ne s'oppose originairement que la *Chose* : c'est là à mon avis l'un des apports fondamentaux et nouveaux de Lacan. Tout ce qui regarde la différence, c'est la *Chose* qui le nécessite, l'appelle. Au signifiant être père s'oppose en toute logique pour les autres signifiants bien sûr, mais en particulier le signifiant être mère, seul susceptible de faire tomber la *Chose*, celle qui *origine ce qui s'oppose au signifiant être père*.

Loin d'invalider ce procès, le tableau de la sexuation en apporte l'éclatante démonstration. Où Lacan en effet y situe-t-il la *Chose* ? L'endroit même du phallus Φ . Du côté Homme du tableau, ce signifiant Φ évoque la *Chose* parce qu'il est dit de lui qu'il est sans signifié. Or dans son séminaire inédit sur le *Sinthome*, Lacan ne définit pas autrement une énigme : « C'est un signifiant sans signifié » ; tandis que dans son séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse*, la *Chose* n'est pas autrement définie par lui que comme éminemment énigmatique : *elle est en attente d'être signifiée par un signifiant*. Autrement dit, dans le tableau, c'est à l'endroit où se trouve Φ , le phallus, que le signifiant être mère a à se faire valoir. Ce n'est pas du côté de la femme qu'il a à se placer ⁵. Dans la relation *réelle* mère et enfant, l'enjeu imaginaire n'est-il pas (12) déjà le phallus ? C'est donc bien de ce côté, que le signifiant être mère doit produire des effets. Ce côté ne va d'ailleurs pas manquer de lui laisser des manques.

Quels ne sont pas les signifiants que l'actualité oppose au signifiant être père ? Et tous ces signifiants, relatifs entre autres à l'autorité parentale – et non plus à l'autorité paternelle –, à l'identité sexuelle, à la sexuation, au genre, aux modes de fonder des couples, aux parents homosexuels avec enfants (sic), à l'adoption, à l'éducation, etc., tous ces signifiants ne font que renforcer la

5 J. LACAN, Séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, pp. 73 à 82. Séminaire, *Le sinthome*, inédit, leçon du 13 janvier 1976. Séminaire, Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, pp. 55 à 86 et pp.121 à 138. Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, 2^e leçon, nota.

prévalence, la force et la puissance, du signifiant *être père*. Il n'est pas jusqu'à la déchéance du père réel, celui qu'invente la loi, qui ne rende le signifiant *être père* plus puissant que jamais.

Le propos de Lacan dans *Télévision* était anticipateur, prémonitoire : dans la famille, désormais plus rien ne tient que le signifiant être père, dont le rayonnement n'a jamais été si grand.

En quoi tous ces signifiants qui alourdissent – ou délestent, c'est égal – le père réel ou le père imaginaire, renforcent-ils le signifiant être père ? Ils le renforcent en ceci qu'ils font revenir au devant de la scène et du lieu social la *Chose*, au lieu de la destituer de son support. Et ils l'y font revenir parce qu'il n'y a plus qu'elle qui puisse faire pièce à ce signifiant maître S_1 . La production littéraire, artistique, politique, industrielle, commerciale, cinématographique, théâtrale, musicale, ..., tout vient porter secours à la *Chose* pour essayer d'en faire au moins un savoir, un S_2 , qui prend généralement les amphigouris de l'oralité, de la dévorativité, de la violence vocale, physique, toxique : de la *Chose*.

S'opposant au signifiant être père, la *Chose* en limite-t-elle la force ? Les signifiants, pour peu portés aux signifiés qu'ils soient, font au moins état de ce qui pourrait manquer au signifiant être père, lequel comme ça, ne serait pas tout.

Le grand Autre, lui non plus, n'est pas tout. A son aune, le signifiant être père est ce signifiant par lequel y manque quelque chose, mais quoi ? La folie. Le signifiant être père est donc ce par quoi, ce grâce à quoi la folie, plus (13)précisément la psychose, n'advient pas au sujet. Il est ainsi le signifiant qui maintient au moins ce trou dans le grand Autre, trou par lequel la psychose est débordée, je veux dire chassée de son bord. Que la fin du Séminaire Livre III, sur les psychoses, s'intitule, aux éditions du Seuil, « Les entours du trou », n'est par conséquent pas étonnant.

Pour ce qui regarde la psychose d'ailleurs, le signifiant mis en suspens dans la crise inaugurale, quel est-il ? C'est le signifiant qui réfère à la procréation, lequel n'est pas le signifiant être mère, mais le signifiant être père. Être père, c'est impensable sans la catégorie du signifiant, lequel n'est pas nécessaire pour être mère. Le sujet qui bascule dans la psychose y bascule, comme chacun sait, par un traumatisme : la rencontre du signifiant être père, en tant qu'il renvoie alors à un objet perdu pour le sujet, celui de la procréation.

Rencontre unique, mortelle : ce qui en fut forclos ne se répète pas, mais fait retour dans le réel. Tout y choit alors irrémédiablement et de façon déchéante à la *Chose*, à son chaos : les signifiants n'en deviennent plus que des formulations vidées de sens, que des fragments de langue à la *six-quatre-deux*.

Les discours qui courent aujourd'hui en tous sens, en tous domaines, impressionnent, tant ils sont de la sorte évidés. Ce ne sont que des propos fallacieux, spécieux, sans consistance ; le signifiant être père en est forclos en ce qu'ils n'entraînent aucune conviction. Et, *n'entraînant aucune conviction : nul n'en est dupe*. D'où l'errance psychotique du social de notre temps : *nul n'est plus dupe-père*.

Alors, l'Œdipe 2001, quel serait-il ? Ce serait comme l'indique son millésime : 0, 1, 2 ! Ce serait donc quelque chose de l'ordre de l'articulation suivante : signifiant être père, *Chose*, et leurs petits signifiés, lesquels auraient à trouver, comme dans un conte de Grimm, les signifiants destitutifs de la *Chose*, afin d'avoir tout de même un signifiant être mère à quoi se raccrocher. Rien dans le monde qui est le leur actuellement ne les y aide : il n'y a jamais eu moins de mère, plus exactement, de signifiant être mère, qu'aujourd'hui. *Le signifiant être père est trop fort*. Les récents événements concernant à Seattle l'OMC, avec émeutes, couvre-feu, et avec le signifiant être père José Bové en apportent l'éclatante démonstration.

(14) Cette force, nous la rencontrons également dans notre travail clinique. Comme la mort – ou le soleil –, ne peut-elle se regarder en face ? L'on va voir, par la conduite d'une cure, ou plutôt par la vérité.

Petit Louis est un garçon de 6 ans, né d'une mère maîtresse d'un homme par ailleurs depuis longtemps marié et père de famille. Géniteur de l'enfant, il ne le reconnaît pas. *Il n'est donc pas le père*.

Incohérent par sa logorrhée effrénée, grandiloquent et maniéré, soutenant son discours de galimatias morcelés, Petit Louis est d'abord pris en charge par un analyste, qui abandonne bientôt sa cure pour conduire celle de la mère qui lui articule moins une demande relative à son fils, que sa propre demande. Une seconde fois cependant, Petit Louis n'est pas reconnu.

Il m'est adressé. Je le reçois, bien sûr, avec sa mère, à laquelle je demande pourquoi elle confie régulièrement son fils à la garde d'un homme qui n'est *absolument rien* pour lui, comme le prouve sa condescendance à lui consacrer un peu de son temps si précieux. « Mais il est son père », proteste-t-elle. « Non, madame, c'est pour Petit Louis un homme de rien. Vous ne devez plus jamais le lui confier, tant qu'il ne l'aura pas reconnu. La fréquentation de cet individu le ruine, vous le savez bien : vous-même le déplorez. Je ne veux pas conduire une cure sans m'assurer de sa possibilité ; je veux dire sans prendre la précaution de protéger votre fils, de ce qui ruinerait à coup sûr ses efforts. »

Je reconnais donc Petit Louis, et pour ce faire, je soutiens mon discours du signifiant être père. Ma *reconnaissance* ne fait pas de moi son père : elle fait tout simplement *d'être père*, un *signifiant* primordial.

C'est là le point essentiel. Une *reconnaissance* qui fait d'un *signifiant*, le *signifiant être père*, n'est pas une banale reconnaissance : c'est une *Bejahung*. C'est en quoi cette reconnaissance est symbolique. Que cette *Bejahung* du signifiant être père vienne à manquer, et la forclusion du Nom du Père qui s'en suit, fait courir à l'enfant non reconnu, le risque d'une psychose.

Pendant l'échange entre sa mère et moi, Petit Louis regarde la pendule sur le plateau de la cheminée... Elle sonne justement l'heure. Il se retourne vers nous d'un mouvement, et déclare : « La grande aiguille est sur le un ! » Il est dix-huit heures : en ce moment crépusculaire, une moitié tombe, celle du *fau...pas*.

J'ajoute alors à l'attention de la mère : « Avertissez le géniteur de n'avoir (15) plus à se forcer, pour harceler Petit Louis. Dites-lui ce que je vous ai précisé,

que n'étant pas son père, il cesse d'importuner cet enfant. Qu'il prenne rendez-vous avec moi, s'il le souhaite. » Non sans qu'elle n'en éprouve crainte et ressentiment envers moi, elle lui transmet mon propos, s'affirmant ainsi tout de même en place et en fonction de mère, dans le réel de sa relation à son fils. Son affirmation lui permet aussi, et c'est important, de me reconnaître explicitement comme l'analyste de Petit Louis.

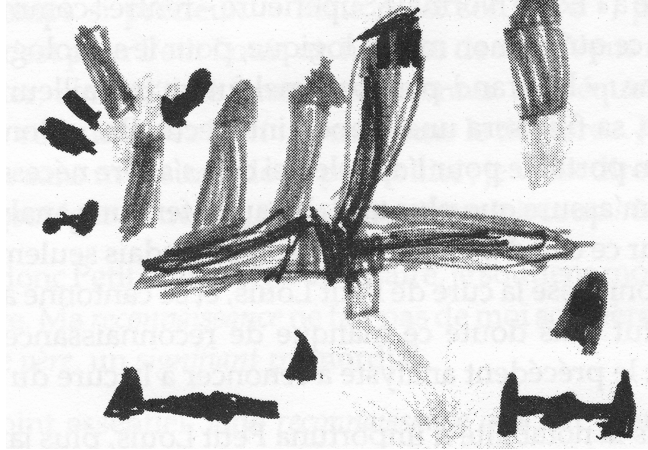
Le géniteur me téléphone pour prendre rendez-vous. Je le reçois. C'est une notabilité connue. De suite il me fait compliment de ma rigueur logique : sur la question en avait-il entendu des analystes ! Tous plus... creux, divagants, inaptes à saisir le fond de la chose, les uns que les autres. Ma logique lui paraît au contraire incontournable, inattaquable, indiscutable, bref : parfaite. Il reconnaîtra cet enfant un jour, c'est sûr, mais pour l'heure c'est impossible : sa femme traverse une période de mauvaise santé, une de ses filles rentre à l'Ecole Normale Supérieure – rentre ! comme si elle n'en était que sortie –, « ce qui est non moins logique, pour le sociologue », remarqua-t-il, et il enchaîne : « Le grand-père paternel fut un travailleur immigré, le père est un notable, sa fille sera une grande intellectuelle. » Donc, il me donne le numéro de son portable pour l'appeler, si cela s'avère nécessaire pour la cure de l'enfant. Il m'assure que plus tard, lui aussi fera une analyse... avec moi, si j'y consens. Sur ce clin d'oeil, il me quitte. J'entendais seulement le faire venir pour qu'il reconnaisse la cure de Petit Louis, et se cantonne ainsi à sa place de géniteur. Ce fut sans doute ce manque de reconnaissance, qui contraignit implicitement le précédent analyste à renoncer à la cure du garçonnet.

Pus jamais la notabilité n'importuna Petit Louis, plus jamais elle ne revit sa mère – rapidement remplacée par une nouvelle partenaire. Je présume que jamais plus elle ne prendra rendez-vous avec moi. Rien de tel, décidément, qu'une impeccable logique.

Il ne lui aura pas fallu plus d'un colloque, pour faire de moi l'allié imaginaire répondant à sa demande : ne plus avoir à s'occuper de Petit Louis, n'avoir surtout pas à le reconnaître. Pourquoi le reconnaîtrait-il d'ailleurs ? Il lui suffisait de n'être que le géniteur, c'est-à-dire de n'être rien. Ainsi s'en tirait-il très honorablement, sans bourse délier et libre de toute obligation, de toute responsabilité.

La cure de Petit Louis ne s'en porta que mieux, son insertion sociale aussi, (16)alors que tout pourtant semblait pour lui s'annoncer comme catastrophique, notamment son avenir scolaire. Or ses résultats devinrent excellents ; son discours reprit de la tenue : il se focalisa de nouveau sur du sens, se soutint d'un agir concordant, perdit sa propension au délire. Rien de tel, décidément, qu'un impeccable signifiant être père.

Le signifiant *être père* ne se soutient par conséquent que d'un discours, celui d'une Bejahung. S'il participe de leur fonction, il ne se confond ni avec le père réel ni avec le père imaginaire, inscrits d'ailleurs par Lacan dans le registre de la Verneinung, puisque leur fonctionnement se spécifie d'un manque, relatif à un objet. S'il participe vaguement de la fonction génitrice, nous avons vu qu'il ne lui dit absolument rien quant à sa sève signifiance, qui concerne tout autre chose : la procréation.



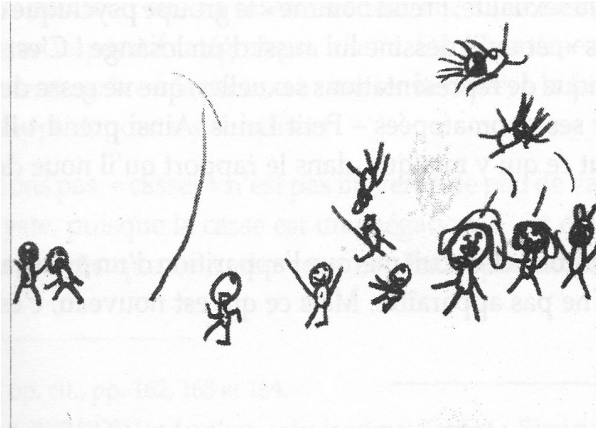
Dessin 1

Formes oblongues, des avions fusent vers des navires ; des obstacles se dressent contre eux ; tirés coups sur coups, des obus aux tracés obliques les pulvérisent. Des objectifs obscurs commandent ces obstinations destructrices, ainsi que des obsessives observations par radar, menées sans obtenir rien d'autre que des obtuses, des obreptices informations. C'est la guerre : ça gicle, ça pète, ça chie, ça s'éclate de partout ! Ça finira par des obsèques... Le dessin fini, Petit Louis se roule par terre, se jette sur le divan, accompagnant ses gestes d'onomatopées, qui ne laissent aucun doute sur leur nature anale.

(17) Mime-t-il le combat aéro-naval qu'il vient de dessiner ? Pas seulement, non, sauf à vouloir donner au dessin une fonction exclusivement analogue à celle des restes diurnes dans le rêve. Dès la première Séance, fini un dessin, l'enfant fait entendre l'économie du géniteur : plutôt chiant et merdique, l'engin ! La tournant en dérision, Petit Louis ne s'occupe pourtant pas de cette merde ; sa mère seule le préoccupe. Il veut en faire un signifiant propre à faire rendre l'âme de la *Chose*, un signifiant qui l'accouche de ses signifiés, de significations, bref d'objets *a*. Qu'il y ait de la mère, enfin ! Dans ses dessins, ce sont d'ailleurs des *navires de guerre* qui finissent quand même par l'emporter.

Le moment de la cure où il aborde la *Chose*, pour que le signifiant maternel fasse tomber de son support, pour qu'elle se casse, afin de s'ouvrir comme une noix de coco, est justement le moment qui lui permet de le faire en prenant le bon côté... de la chose.

Cette fois-là, ce n'est pas par un dessin que Petit Louis commence sa Séance, mais par un récit de ce qui s'est passé à l'école. Son copain et lui décident d'y faire étalage de leur « force virile », en « fonçant » sur trois de leurs copines, pour les « défoncer » de leurs « puissantes décharges ». Sous le coup, « elles s'envolent », en criant « Aaaah... » Exclamation rapportée d'une voix douce et jouissive. C'est vraiment une partie de jambes en l'air ! « On ne pouvait pas faire ça dans un lit, ou dans une chambre : ça peut se faire que dans la cour de la récré. » La cour de ré-création.



Dessin 2

(18) Il demande alors de pouvoir le dessiner. Il trace un dessin fruste, dont les personnages sont schématisés à l'extrême, mais dont les petites têtes rondes sont rieuses. La défoncée y est figurée par une tache jaune rayonnante, tout le reste étant autour en noir. Les trois gamines sont d'abord dessinées en bas de la feuille, en face des garçons, puis en haut ; elles suivent un mouvement ascendant, indiqué par une flèche placée devant Petit Louis, mouvement circulaire redescendant vers son origine. C'est, à partir d'une zone érogène, comme le circuit pulsionnel et son objet central – *ladéfoncée* –, tels que Lacan en a fixé le montage ⁶.

Pour Lacan, ce circuit pulsionnel en aller et retour marque la place, en son creux central, d'un objet toujours manquant mais qui distingue la satisfaction pulsionnelle du pur auto-érotisme. D'un tel creux et de son objet, le néologisme *ladéfoncée* est chez Petit Louis le signifiant maître.

Ce circuit marque également l'existence d'un Autre, dont la demande assure le passage d'un tour pulsionnel à un autre, d'un objet à un autre, ce que les signifiants *trois-filles* et *ré-crée* déclinent parfaitement.

Il marque encore la présence d'un inconscient situé dans les béances que la distribution des investissements signifiants instaure dans le sujet, et que figure le losange dans la formule du fantasme ; losange qui est au cœur du rapport

⁶ J. LACAN, Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, pp 147 à 169.

articulant l'inconscient à la réalité, comme au sujet. C'est du jeu de ces mêmes béances, mais au niveau de l'appareil du corps, structuré pareillement, souligne Lacan, que la pulsion prend son rôle dans le fonctionnement de l'inconscient. Ce fonctionnement de l'inconscient que dans son *manuscrit G*, au schéma de la sexualité, Freud nomme « le groupe psychique de représentations sexuelles », et qu'il dessine lui aussi d'un losange ! C'est ce losange, ce groupe psychique de représentations sexuelles, que ne cesse de dessiner – ou de mimer par ses onomatopées – Petit Louis. Ainsi prend-t-il mesure de la réalité par tout ce qui y manque, dans le rapport qu'il noue désormais avec elle.

Enfin et surtout, ce circuit marque l'apparition d'un nouveau sujet-patent aussi bien de ne pas apparaître. Mais ce qui est nouveau, c'est que ce sujet (19) n'apparaît que d'être articulé à l'autre – c'est le copain de la partie de jambes en l'air. A défaut de quoi, nous n'aurions affaire qu'à un sujet acéphale, dit Lacan. Le sujet et l'autre, le sujet au niveau de l'autre, sont constitutifs de la fonction de la pulsion. A cet égard, entre une mère et son nouveau-né, ce qui imaginairement tiendra lieu plus tard de phallus, est ce montage pulsionnel en circuit où elle tient lieu d'autre pour lui⁷. Ce qui nous fait dire, à Jean Bergès et à moi, qu'il y a d'emblée deux sujets et deux grands Autres, ou bien qu'il n'y en a pas, que c'est « acéphale » comme rapport. C'est au demeurant parce qu'il existe deux sujets et deux grands Autres – celui de la mère, et celui dont elle est l'hypothèse chez son enfant – que le discours qu'elle lui articule, et qu'il s'identifie, lui permet d'être représenté comme sujet par un signifiant, qu'il se choisit dans le grand Autre de sa mère, auprès d'un autre signifiant, qu'elle lui choisit dans son grand Autre à lui. C'est là l'effet subjectif et subversif le plus sûr que puisse soutenir, ce que nous avons élaboré, de ce que nous nommons transitivity⁸. Ce dessin est donc un dessin où le jeune Petit Louis devient un sujet qui assume ses pulsions et leurs limites et qui, dans cette assomption, se rend compte qu'il ne saurait être sujet du désir comme de ses circuits pulsionnels, que parce qu'il est sujet pour l'autre, que parce qu'il est par lui reconnu comme sujet.

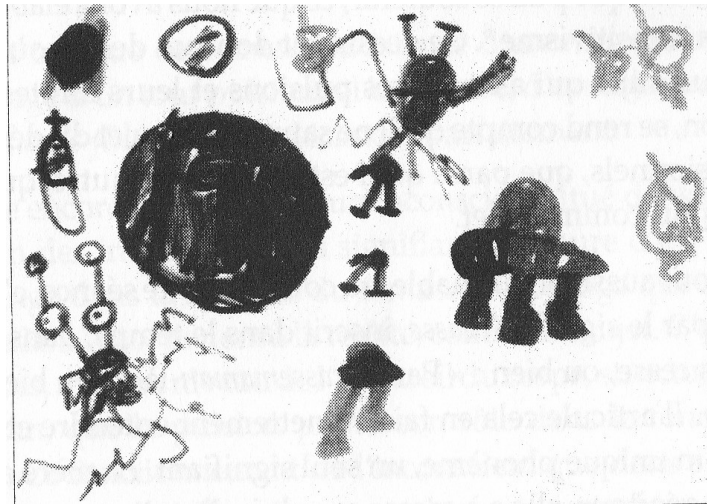
Ce qui est tout aussi remarquable, au cours de cette séance, c'est le rythme donné au récit par le signifiant *casse*, inscrit dans le temps, dans le *moment*. Il dit en effet sans cesse, ou bien : « Par ce *cassemaman-là* » ; ou bien : « C'est ce *cassemaman-là* ». Il articule cela en faisant nettement entendre et *cassemaman*, et *moment*, par un unique phonème, un seul signifiant. La mère a donc bien à briser là avec le géniteur, elle a à casser avec lui, elle a à se casser pour le fuir. C'est pour elle un impératif catégorique : *elle a à*. Dans le même moment donc, le signifiant *maman*, grâce à la casse, a à chasser la *Chose*, à la faire activement choir de son support, pour s'y substituer.

Ne l'oublions pas, « casser » n'est pas un verbe de peu de valeur, pour qui est psychanalyste, puisque la casse est une négation. C'est donc à la *Verneinung* et à son procès que ce verbe renvoie. Entre parenthèses, toutes les (20) fonctions,

7 J. LACAN, op. cit., pp. 162, 163 et 164.

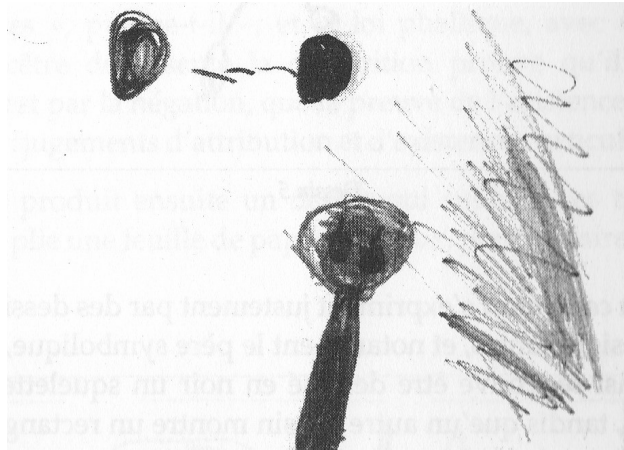
8 G. BALBO, J. BERGÈS, *Jeu des places entre la mère et l'enfant – Essai sur le transitivity*, Toulouse, Erès, 1998.

tous les métiers qui regardent la justice, le droit – et donc la cassation, l'appel, la chancellerie, le recours, la sentence, etc. – regardent la *Verneinung* et par conséquent, le *jugement d'attribution*. Revenons alors à la *Chose* : est-ce par autre chose que par la *cassation*, c'est-à-dire par autre chose que par le moyen d'une *Verneinung*, qu'un signifiant peut la faire tomber de son support ? Bien sûr que non ! Encore faut-il pour que cette juste cassation se produise concernant *das Ding*, le *res*, qu'il y ait eu une *Bejahung*, je veux dire une reconnaissance, laquelle n'est pas que de nativité, mais aussi de découverte, de dette symbolique, d'identité, de mnésie, d'aveu, de specularité entre autres : le *casemaman*, bien venu dans la cure, n'est donc pas une condensation, un jeu de lettres, un mot d'esprit même, à la noix de coco...



Dessin 3

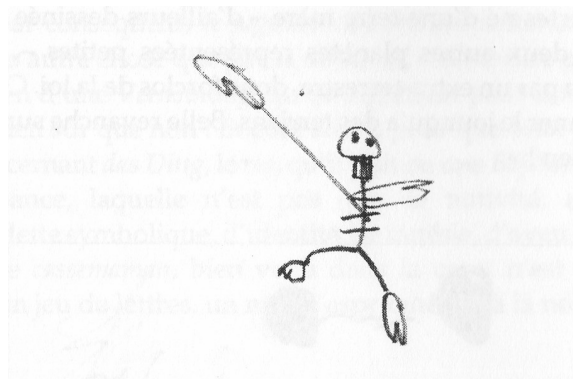
Cette séance et son dess(e)in constituent le second moment symbolique d'une série de trois. La séance précédente en est le premier moment. Petit Louis y dessine la terre, qu'attaquent des martiens. Ils viennent de la planète Mars, dit-on ; or, ce que nul ne sait, c'est que leur véritable origine est une autre planète, qu'ils ont dû fuir, parce qu'elle fut détruite. Ces trois astres indiquent manifestement trois générations, leur différence et leur succession : finie la psychose et les martiens. Ils indiquent aussi qu'il s'agit maintenant d'être terre à terre, de ne plus s'illusionner, pour savoir se défendre contre le désir, lorsqu'il est hallucinant, c'est-à-dire lorsqu'il vise un objet déréalisant. (21) La genèse montre manifestement que le géniteur est un des astres : celui qu'il a fallu fuir ; elle montre aussi ce qu'aurait pu devenir Petit Louis sans cette fuite : un être certes né d'une terre mère – d'ailleurs dessinée « grosse », en opposition aux deux autres planètes représentées petites –, mais un être cependant conçu par un extra-terrestre, donc forclos de la loi. C'est décidé : la terre ne doit donner le jour qu'à des terriens. Belle revanche sur le désastreux géniteur « t'es rien ! »



Dessin 4

Après la séance du casse, trois autres séances et leurs discours parlés-dessinés-écrits, sont constitutifs d'un troisième moment symbolique, fondamental de la cure de Petit Louis.

Un dessin reprend le thème des trois astres, mais pour soutenir qu'un satellite noir (le géniteur) éclipse un soleil (le signifiant être père s'il en est). Une théorie sexuelle infantile peut alors être articulée : un arbre du savoir sur la procréation existe, qui porte en lui non seulement les fruits qu'anticipe toute sexualité, mais aussi ceux qu'anticipe l'accès à la connaissance qui l'origine. Un savoir sur les origines, se trouve donc être ainsi à l'origine du savoir, l'un n'étant pas le tout de l'autre, car « la mort et la vie sont pleines de mystères, d'interrogations, qui ne seront peut-être jamais résolues », dira-t-il plus tard.



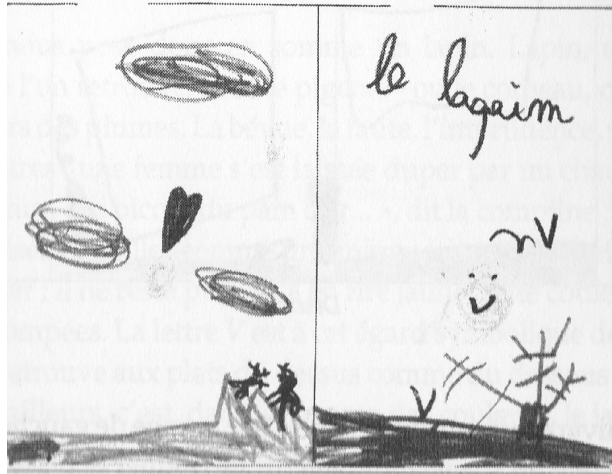
Dessin 5

(22) Cette vie et cette mort s'expriment justement par des dessins relatifs à ce dont elles sont signifiantes, et notamment le père symbolique, c'est-à-dire le père mort : ainsi se trouve être dessiné en noir un squelette, celui « d'un ancêtre », dit-il, tandis que'un autre dessin montre un rectangle figurant un cimetière au-dessus duquel paraît une face noire carrée, avec des yeux et des dents vampiriques rouges. Du père mort est donc incorporé, ce qu'il peut avoir de bon, afin qu'un totem puisse en être symbolique. Le chiffre 3, du coup, apparaît. Il conclut, après ce que je lui lis de ce qu'il dessine : « J'veis vous raconter des histoires longues ; des histoires que j'invente. » Non seulement, il peut s'inventer une histoire, mais de surcroît, fait de ce qu'il raconte, des histoires : *il n'est plus psychotique* ; que son histoire soit une longue histoire, et qu'elle n'ait pas à se confondre avec d'autres, témoigne de ce qu'il n'est plus une puissance, de ce que son style n'est plus ni grandiloquent ni emphatique, de ce qu'il cesse d'être ce soleil mégalomane à partir duquel tout est tenu de rayonner, et à partir duquel tout s'explique. Il connaît donc une éclipse : l'autre n'est pas narcissiquement à son image. Mais cela témoigne également de ce qu'il peut maintenant, grâce à l'ombre portée de l'éclipse, se colloquer dans son propre grand Autre, y trouver son antre ; puisque ce grand Autre n'est plus universel, qu'il n'est plus habité par la multitude, l'anonymat, au point qu'une truie n'y retrouverait pas ses petits, il lui devient un peu plus (23) familier. Enfin, les messages qu'il en reçoit peuvent désormais être inversés par lui, qui les reçoit parce qu'il lui est loisible d'en connaître l'adresse.

Quand d'ailleurs je lui demande si les histoires qu'il pourrait me raconter portent des titres, aussitôt il m'en donne quelques-uns : « La cité maudite, la cité interdite, la ville fantôme, le tombeau des soleils noirs, le royaume des morts, l'ancêtre disparu... » C'est presque trop beau pour être vrai : tout s'y trouve : la prohibition de l'inceste – puisque la mère est non seulement maudite et interdite, mais qu'elle n'est plus désirable qu'en rêve : la ville fantôme est en effet celle que l'on ne voit que de nuit « comme les fantômes, comme les rêves », précise-t-il –, et la loi phallique, avec son exception mythique, l'ancêtre dont seule la disparition prouve qu'il a existé, s'y conjoignent. C'est par la négation,

que la preuve de l'existence du père de la horde s'affirme : jugements d'attribution et d'existence s'articulent donc bien.

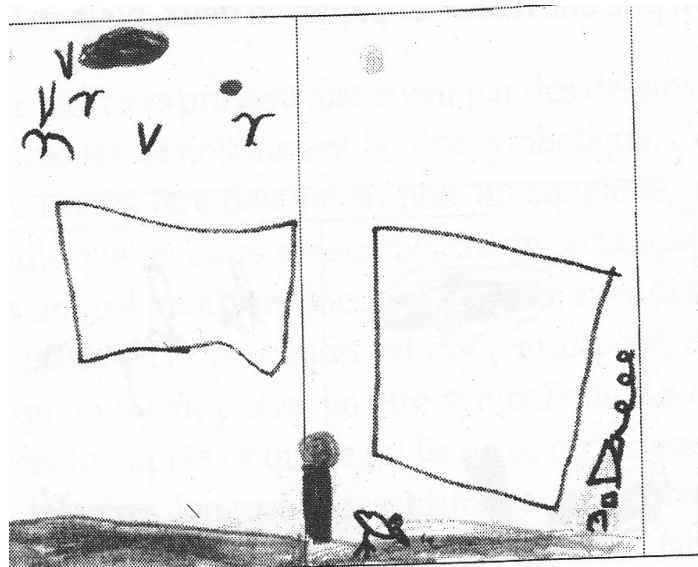
Petit Louis produit ensuite un dessin qui sublime ces trois moments symboliques. Il plie une feuille de papier en deux, pour en faire la métaphore d'un livre.



Dessin 6

Sur le plat de la couverture, en haut, se trouve écrit le titre : « Le lapin », écrit en minuscules noires : le laqaim. En bas du plat figure un pré vert, sur lequel se dresse un arbre marron, qui ne présente plus qu'un tronc et des (24) branches : « Il est effeuillé » ; près de lui, sur le sol, se pose un oiseau. L'arbre ressemble beaucoup au squelette du dessin évoqué il y a peu. Au-dessus de l'arbre, rayonne le soleil riant jaune ; le survolent deux oiseaux noirs. Le rire du soleil, tout comme deux des oiseaux, sont dessinés par la lettre V majuscule. La lettre n minuscule est le troisième des volatiles.

Sur le plat du dos de la couverture, figurent : en haut, un gros nuage bleu sous la droite duquel se situe un astre jaune ; au centre un second astre jaune est placé entre deux petits nuages bleus : il est surmonté d'une sorte de coeur rouge (c'est la pointe d'une flèche indiquant qu'il s'agit du soleil) ; en bas s'étale un pré vert sur lequel se trouve à gauche un tout petit lac bleu : le pré se termine à droite par deux cimes montagneuses vertes elles aussi, où deux chamois noirs s'affrontent bois contre bois.



Dessin 7

Le livre ouvert présente deux pages. Sur la page de gauche sont dessinés : en haut et à droite un soleil jaune, à la droite duquel se placent deux nuages bleus, un gros, un tout petit ; six oiseaux noirs y planent en silence : trois ont la forme de la lettre V majuscule, trois celle de la lettre n minuscule ; en milieu de page figure le périmètre noir d'un rectangle ; vient un blanc puis, en bas de page, s'étale un pré vert. Sur la page de droite, on peut voir : en haut à gauche, un soleil jaune ; au milieu, le périmètre noir d'un grand rectangle ; en bas, un (25)pré vert. A gauche s'y dresse un petit arbre au tronc marron, à la ramure verte ; à côté de lui, un corbeau, ou un pigeon noir, picore quelques grains marrons ; tout à fait à droite sur le pré, entre le côté du rectangle et le bord de la page, une petite masse jaune est figurabilisée par cinq tracés noirs, qui dessinent une porte, une fenêtre, un toit triangulaire, une cheminée et sa fumée à trois boucles.

Dans le registre de l'imaginaire, contrairement à l'habitude, le récit est pauvre, et rien dans les couleurs – limitées en nombre comme en aire –, ne l'enrichit. Ça n'a donc pas grand sens : c'est la présentation d'un livre.

Dans le registre du réel, les mêmes lettres toujours reviennent : le V, le n, le o ou a (nuages, soleil, ramure).

Le registre du symbolique est plus intéressant, et à double titre ; il y est en effet question de deux signifiants : un signifiant oral le *lapin*, un signifiant écrit qui réfère à la même chose, mais qui est le *laqaim*. Le q s'y substitue au p, un a s'ajoute, quant au N, il s'envole : on le retrouve dans les oiseaux du dessin, qui sont d'autant plus nombreux, que la lettre N est unique dans le mot. A la place de ce N vient un M. A, N, M, I, P, L, V, ... ce ne sont pas les jambes qui

manquent, dans cette affaire où le Q prend le devant de la chose !

Ce livre nous pose donc en somme un lapin. Lapin, ou duperie, ou tromperie que l'on retrouve, avec le pigeon – ou le corbeau, cet étourdi⁹ qui y laisse toujours des plumes. La bévue, la faute, l'imprudence, sont donc sous-jacentes aux titres : une femme s'est laissée duper par un chaud lapin. « Une poule sur un mur, qui picore du pain dur... », dit la comptine ; mais c'est bien beau de se laisser effeuiller comme une marguerite : quelquefois on finit par ne plus compter ; il ne reste plus qu'à en rire jaune, cette couleur symbolique des amours trompées. La lettre V est à cet égard symbolique des deux cornes. Bois que l'on retrouve aux plats du dessus comme du dessous de couverture. Le chamois d'ailleurs, c'est, dans la gamme des couleurs, le jaune clair...

Je demande alors à Petit Louis si quelque chose est à lire dans les deux encadrés noirs des deux pages intérieures. Voici sa réponse. Pour l'encadré de gauche : « Il était une fois un ancêtre dans le monde, avant les dinosaures. Un (26)jour, il est allé dans un cimetière immense ; il a ouvert une des tombes, celle du milieu, la plus grande. Et à ce moment, il a vu des yeux rouges, tout rouges : pas une goutte d'autre couleur ; puis des dents très pointues. Et il est jamais revenu de ce long voyage. » Pour l'encadré de droite maintenant : « Le tombeau du soleil noir. Il était une fois un tombeau qui était immense, qui pesait plus de deux cents tonnes. C'était le tombeau du soleil noir. Personne n'y allait dedans. Ceux qui y sont allés ne sont jamais revenus. Ensuite, il y a un énorme vent. Il y a eu un tas de flammes qui tourbillonnaient. Il y a eu un violent orage, et il a été frappé par la violence de la foutre... C'est tout. »

Est-il besoin d'en rajouter ? Le travail de Petit Louis se suffit à lui-même : il est strictement analytique. Que la vie, la mort, la sexualité et le deuil relatif à la perte d'un être chair (le coeur rouge, ou coeur gros, en quatrième de couverture), fassent l'objet d'un ensevelissement, d'une mise en terre, donc d'un livre, qui s'en étonnerait ? De recueil à cercueil, la différence n'est littéralement que d'un redoublement de lettre. Le redoublement de l'être, c'est bien au refoulement en effet qu'il est dû : castration symbolique par quoi part en fumée une possible forclusion.

« Foutre, un soleil noir ! » Voilà bien une métaphore superbe du signifiant *être père*. Que ce signifiant doive s'inscrire, que la métaphore du nom du père prenne effet, m'amena à d'abord conduire la cure rondement, sans rapetasser.

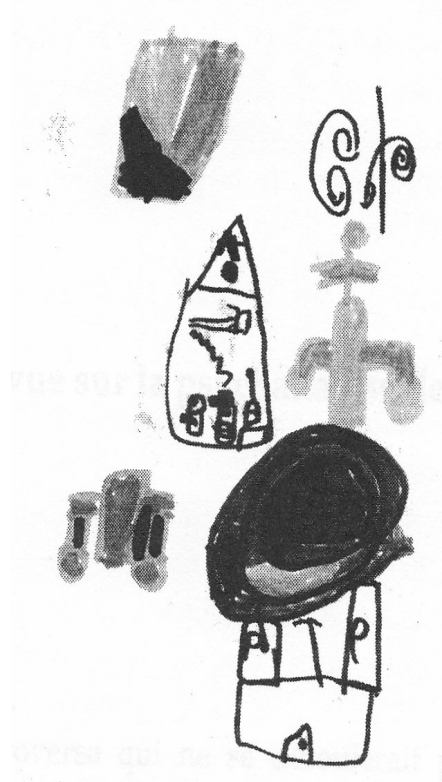
Elle se poursuit maintenant sans hâte : le coup de tonnerre de la psychose est allé se faire foutre ailleurs. Comme le dit Lacan dans son séminaire sur la relation d'objet, la frustration peut bien être maintenant pour Petit Louis « un moment évanouissant ». Mais tant qu'existait pour lui un risque de s'abîmer dans le tourbillon de la psychose, il était absolument exclu que je le laisse jouir d'un tel évanouissement.

Dans le premier dessin qu'il fit, lors de la première séance, entre la maison tête en l'air représentant sa mère et la maison terre à terre représentant son père, désignée par les lettres P et R, toutes deux en noir, une énorme spirale de

9 On peut se reporter à *l'Étourdi* de Molière, excellent travail illustratif de l'étourderie, de la bévue, de la duperie.

couleur, un énorme tourbillon tourneboulant, le figurent. Le dessin fini, il dit : « Voilà tous mes problèmes ! » Pas question donc de ne pas les résoudre. Je fus donc drastique dans mes interventions ; je fus cet *un* père, qui ne craint pas de faire en sorte qu'*effectivement* la mère symbolique existe, pour épargner à l'enfant un objet persécuteur, fut-il sa propre structure.

(27) Tout comme la drogue, ou l'acte délictueux, la psychose est un de ces objets réels dont on attend qu'une mère symbolique frustrée qui en est alléché.



Dessin 8

Mais une mère symbolique, c'est si rare de nos jours. Le signifiant *être père* serait-il décidément si puissant ? Pourtant, lorsque je privai son géniteur de son enfant – objet trop réel pour lui –, lorsque je l'en privai au grand dam de la mère, quelle place et quelle fonction tenais-je donc si ce ne fut celle, entre autres, de mère symbolique ? Bien m'en prit.